

LE DERNIER VOYAGE

DU MÊME AUTEUR

Nous, les noyés, Libella-Maren Sell, 2010.

CARSTEN JENSEN

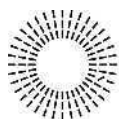
LE DERNIER VOYAGE

Traduit du danois par Alain Gnaedig

Libella

Maren Sell

Le présent ouvrage a été traduit
avec la collaboration
du DANISH ARTS COUNCIL



STATENS
KUNSTRÅD
DANISH ARTS COUNCIL

Titre original : *Sidste rejse*

© 2007 by Carsten Jensen

Published by agreement with Leonardt & Hoier Literary Agency A/S,
Copenhagen

Et pour la traduction française :

© Libella, Paris, 2014.

ISBN : 978-2-355-80031-3

For Lizzie
– *you are everything that is good*
and beautiful in the world

Le grand cheval robuste, qui oscillait d'un côté sur l'autre au-dessus de l'écoutille ouverte, rua dans le vide. Ses flancs se gonflaient et se creusaient comme après une course épuisante. Des veines épaisses saillirent sur la peau luisante de sueur de son encolure, de l'écume pointa entre ses dents découvertes quand il regarda dans l'écoutille à la recherche de la terre disparue. Les lourds sabots fouettèrent les airs sous l'effet de la terreur. Ses yeux se révoltèrent. Il lâcha un jet de diarrhée tandis que l'urine gicla de son membre ballant.

Le maître du chargement qui, du pont, commandait le treuil à vapeur, poussa un juron et dirigea le mât de charge par-dessus le bord du navire pour que l'animal terrifié puisse pisser dans les eaux troublées du port.

Le cheval ne hennit pas lorsqu'il découvrit l'eau en dessous de lui. Le bruit qui sortit de sa bouche tremblante ressembla à celui d'un homme profondément désespéré.

Ce cri gronda sur le port avant d'être renvoyé par les docks autour d'Asiatisk Plads. Une volée de moineaux, qui s'étaient posés près d'une bouse de vache dans Havnegade, s'envolèrent, paniqués.

Carl Rasmussen détourna la tête.

ADIEUX

L'équipage du *Peru* monta à bord au petit matin avec des mines rubicondes. La sueur s'accumulait sur les sourcils épais d'un homme grand et voûté au chapeau melon rabaissé sur le front, elle dégoulinait sur ses joues puis se coinçait entre les poils de sa barbe de deux jours. Les marins portaient leur sac sur l'épaule, ils gagnèrent le pont un à un et leurs jambes fléchirent, ils vacillèrent, comme s'ils devaient trouver leur équilibre sur un pont incliné d'une manière inquiétante. Mais le *Peru* était toujours amarré à quai. Il se passerait encore deux heures avant que le remorqueur à vapeur les fasse sortir de la rade. C'était la bordée de la nuit qui laissait encore ses traces dans leurs corps.

On les avait ramenés de Nyhavn, de l'autre côté de la passe et, chez quelques-uns, le goulot d'une bouteille de bière dépassait des poches profondes du pantalon en moleskine. Ils étaient déjà allés chez le médecin qui les avait déclarés aptes. Une autre visite médicale les attendait dans la rade, avant que le *Peru* ne mette cap au nord. Il fallait vérifier qu'ils n'avaient pas attrapé une maladie contagieuse qu'ils risqueraient d'emporter avec eux pendant ce voyage.

La prochaine fois qu'ils poseraient le pied sur la terre ferme, celle-ci serait recouverte de glace, et bien au-dessus de leurs têtes, un soleil impitoyable serait comme cloué sur la voûte céleste, sans leur laisser de repos ni de jour ni de nuit. Ils s'étaient donc longuement enivrés de la nuit, et avec passion, avant de mettre le pied sur le pont du *Peru*.

Le second était un petit homme nerveux qui se tenait à l'écoute arrièrè avec la casquette ramenée sur la nuque. Chaque fois qu'il apercevait une bouteille, il bondissait sur le nouveau venu en piquant une colère.

– Espèce de soûlard ! Qu'est-ce que tu crois ? Que t'as été engagé sur un troquet ? hurla-t-il d'une voix qui semblait puiser dans des poumons infiniment plus grands que ce que pouvait contenir sa maigre poitrine.

Son visage, taillé en long et en large par les joues et le nez proéminent, faisait des grimaces inattendues :

– La prochaine fois qu'il te viendra à l'esprit de vouloir téter une boutanche, je te laisse sur l'iceberg le plus proche.

Il pêcha la bouteille dans la poche du coupable qui se baissa comme s'il s'attendait à recevoir un coup et, d'un geste étudié, il la balança par-dessus le bastingage. Elle tomba dans l'eau salie avec un plouf, se balançant un instant avant de mettre le cap vers le milieu de la passe.

Près de la passerelle, le maître d'hôtel pointait à haute voix les provisions que l'on embarquait. Il y avait de la viande fumée, salée et en conserve, du beurre, de la morue séchée, de la semoule, des biscuits de seigle et des biscuits de mer, de la farine de seigle et de blé. En arrivant au café, il mentionna deux sortes, un brésilien et un javanais. Avec de la malice dans la voix, il ajouta que ce dernier était le café de la cabine, ce qui signifiait pour qui savait entendre que ce café était réservé aux officiers et aux passagers. Puis il poursuivit sa litanie : thé, pruneaux, raisins secs et vinaigre de vin, pommes de terre fraîches et séchées, herbes potagères et oignons, chou blanc à l'état frais et en conserve, pois secs et haricots, sel, riz, tapioca, sucre blanc et cassonade.

Il marqua une nouvelle pause, comme s'il avait envie de décocher une nouvelle méchanceté. Cette fois-ci, c'était le second qu'il voulait défier, oui, il souhaitait même saper son autorité. D'une voix tonnante, il annonça que parmi les provisions embarquées, on trouvait également cent vingt litres d'eau-de-vie et dix tonneaux de bière légère. Les hommes se redressèrent comme si on venait de leur donner satisfaction. Et ils lancèrent des regards de défi en direction du second.

En apercevant ces regards, le second se mit à crier :

– Vous ne croyez tout de même pas que cette eau-de-vie est pour vous, bande de chiens ?

Il avait arraché la casquette de sa tête et l'avait jetée sur l'écouille devant lui, puis il avait commencé à la piétiner. En cet instant, elle remplaçait une bagarre avec l'équipage entier.

Une silhouette solitaire se tenait à la proue du navire et tournait le dos au tumulte. Carl Rasmussen n'était guère plus grand que le second, mais il paraissait plus corpulent, peut-être à cause des épaisseurs de vêtements qu'il avait enfilées les unes sur les autres, comme s'il cherchait dès à présent à se protéger du froid arctique. Lui aussi, il réagit à l'énumération du maître d'hôtel, mais d'une manière différente de celle du second et de l'équipage. Il se tint le ventre, comme si la simple mention du régime auquel il allait être soumis pendant de nombreux mois suffisait à lui donner des tiraillements d'estomac.

Le soleil était encore bas. Le grément du bateau et les entrepôts voisins projetaient des ombres toutes en longueur sur les eaux de la passe. Sur les quais, le long de Havnegade, on s'affairait au chargement de barils de beurre et de flèches de lard sur deux vapeurs anglais. Un bouvier s'éloignait avec un troupeau de vaches qui, à la vue des flancs si élevés des navires, se mirent à meugler au ciel. Sur l'autre côté de Kongens Nytorv, il aperçut le siège de la Compagnie nordique du télégraphe, auquel il manquait seulement un étage pour être achevé. La double rangée d'arbres de Krinsen n'avait pas encore bourgeonné, mais il savait que le sous-bois du Jardin zoologique était couvert depuis longtemps d'un tapis d'anémones en fleur et que, dans quelques jours à peine, les hêtres auraient verdi. Il ne le verrait pas. Même si le *Peru* allait encore rester à quai pendant deux ou trois heures, il avait l'impression d'avoir déjà quitté le Danemark et de se trouver dans un monde étranger.

Il était le seul passager à bord du navire de la Compagnie royale de commerce du Groenland, le brick *Peru*. Il avait des tiraillements d'estomac et cela ne le consolait pas de savoir que, sur le *Peru*, c'était un privilège réservé aux passagers et aux officiers de boire du café de Java. Carl Rasmussen ne prenait pas de café.

Le remorqueur fit son apparition vers huit heures du matin. Les amarres furent larguées et le *Peru* fut tiré au milieu de la passe déjà bondée, où des remorqueurs, des barges, des chalands et des yoles de Nyhavn ne cessaient de se croiser et de se gêner. Les cris d'avertissement fusaient, les hélices puissantes fouettaient l'eau sale et formaient des blocs d'écume fangeuse. Des grands entrepôts se dressaient de tous les côtés. Les clochers des églises de la ville disparaissaient presque derrière eux. Un peu plus au sud, le tablier en fer du Knippelsbro était ouvert. De longues files de voitures à cheval et de piétons s'étaient formées sur les deux rives du pont. Un vapeur était coincé dans l'ouverture étroite. Des coups de corne retentirent, la fumée sortait par à-coups de la haute cheminée mince, comme si le bateau tentait de se dégager de l'emprise des murs grâce à la seule puissance de sa machine. Il y eut des grincements et des raclements de métal qui céda dans cette épreuve de force inégale.

Une drague était en train de creuser le chenal. La grosse roue à godets ramassait de la vase et de la boue qu'elle déversait dans des chalands pourris et branlants qui, à tout instant, semblaient sur le point de couler bas sous le poids de ce magma puant. Derrière, une grue à charbon dressait dans les airs sa masse noire. Un godet en fer, tout cabossé, qui aurait aisément pu contenir un homme, fut descendu dans l'écoutille ouverte d'une barge amarée. Un nuage de poussière monta de la cale où les soutiers pelletaient comme des brutes. Du quai, des hommes à la gueule noire couraient avec des brouettes débordantes sur des planches étroites qui faisaient office de passerelle. Aller, retour, le même trajet répété toute la journée.

– Regardez-les courir. Quelle vie de fourmi !

C'était le capitaine Thomsen qui s'était placé au bastingage avec le seul passager du navire. Il tira sa pipe en terre de sa bouche et cracha dans l'eau. Il avait une tête ronde dont la régularité était soulignée par une barbiche grisonnante qui suivait soigneusement la ligne de la mâchoire, mais laissait dégagée la majeure partie des joues et la bouche. Les yeux semblaient petits dans leurs orbites enfoncées, avec un regard interrogateur, et qui prenait parfois un air perçant.

– J’ai déjà chargé une cargaison sur le Yang-Tsé, dit-il. En Chine, ils n’ont pas encore inventé la brouette. Ils portent une palanque sur l’épaule avec deux paniers. Mais sinon, c’est bien la même chose.

Il regarda en direction de Christiansholm d’un air pensif.

– Ils courent, eux aussi. Les fardeaux sont inhumains. Mais ils ne lambinent pas. Ils ne mettent pas doucement un pied devant l’autre. Non, ils courent. Comme les fripons là-dedans. Une fois, j’ai essayé de porter un sac comme ça sur le dos. J’avais fait un pari avec un docker. Je ne pouvais même pas bouger les pieds. Cent cinquante kilos ! Puis il m’a montré la technique. « Courez, capitaine », m’a dit ce vaurien. J’ai cru que j’allais me casser la figure. Mais non, ça a marché ! C’était comme si je fuyais la charge en courant. Regardez-les. À chaque instant, ils menacent de glisser de la passerelle avec leur brouette. Et que font-ils ? Est-ce qu’ils avancent prudemment, pas à pas, comme nous, nous le ferions ? Non. Ils courent. Ils évitent le vertige et le déséquilibre en courant.

Il pouffa de rire.

– Bien entendu, la question est de savoir jusqu’où on peut courir. Il y a une limite à tout.

Il se tourna comme s’il allait crier un ordre. Puis il tira son passager du côté tribord. Le navire laissa Kvæsthusbroen derrière lui. Sur le quai, les voitures à cheval formaient de longues files avec leurs cochers assoupis, ils attendaient de charger des ballots et des colis sur les nombreux vapeurs qui assuraient un service régulier vers les villes de province du Jylland. Les chalands glissaient le long des flancs des vapeurs avec du charbon. Un sifflet et un grondement résonnèrent, comme si le port, et le pays entier, se préparaient au départ général.

Ils passèrent Larsens Plads. Amalienborg se cachait derrière une rangée d’entrepôts bas. La fumée s’échappait de la cheminée du *Thingvalla*, le grand vapeur qui faisait la ligne vers l’Amérique, et le quai grouillait de gens venus dire au revoir aux émigrants.

– J’aimerais vous demander quelque chose, Rasmussen. Car vous êtes peintre, n’est-ce pas ?

Le passager acquiesça.

– Comment se fait-il que je ne voie jamais personne avec un chevalet par ici ? Ce ne sont pourtant pas les motifs qui manquent.

Carl Rasmussen qui, jusque-là, était perdu dans ses pensées, sembla s'éveiller soudain.

– Quels motifs ? demanda-t-il en désignant le quai. Des tas de charbon, des mâts, une cheminée qui fume. On aperçoit à peine Amalienborg et pas du tout la belle place du château. C'est le spectacle que nous offrons à notre roi. Des gens déracinés en train de lui tourner le dos et qui quittent le pays parce qu'il ne leur suffit pas. Le peintre devrait-il aggraver les choses en choisissant la fange comme motif ? Non, il y a assurément des motifs plus convenables. Le Danemark est encore un beau pays. Ne l'oublions pas, et c'est le devoir du peintre de contribuer à entretenir ce souvenir.

– Mais, pourtant, vous êtes en route vers le Groenland ?

– Là-bas, la nature est tellement grandiose. On y voit encore nettement la main du Créateur.

– Vous avez raison, Rasmussen.

Le petit second venait de surgir à leurs côtés. Il voulait faire une pause dans le savon qu'il passait à l'équipage.

Le peintre le dévisagea.

– Je ne crois pas que nous ayons été présentés.

– Je vous demande pardon. Je n'ai aucune éducation.

D'un geste exagéré, le second ôta sa casquette et tendit la main.

– Ryberg, Harry. Mon nom est Harry Ryberg.

Il prononça le prénom anglais avec un y à la danoise, qui sonnait comme un u.

– Je suis bien d'accord avec vous. On ne respecte pas Notre Seigneur à Copenhague. Regardez un peu comment les fidèles sont obligés de vivre.

Il désigna le chenal derrière lui, où la flèche en spirale de Vor Frelsers Kirke se dressait derrière les entrepôts d'Asiatisk Plads.

Le peintre regarda le second avec étonnement.

– Vous parlez des églises ? Moi, je trouve que nous avons de belles églises en ville.

– Non, il fait allusion à la Maison du marin, à Nyhavn. Elle n'est pas assez belle pour Monsieur ici présent.

Le capitaine donna une tape joviale sur l'épaule du second.

– Un baraquement ! Ce n'est rien de plus qu'un baraquement ! s'exclama le second avec excitation. Et à Nyhavn, il y a tellement de tentations. Comment tenir le marin loin de la perdition si tout ce qu'on lui offre, c'est un baraquement ? Si bien que même le bordel le plus minable et infesté de poux sera préférable ?

– Je ne crois pas que Notre Seigneur Jésus-Christ avait ce genre de soucis. N'est-ce pas Jésus qui se comparait aux oiseaux du ciel et qui n'avait même pas une pierre où poser la tête ?

Le peintre fixa le second qui baissa les yeux, confus. De toute évidence, cet argument ne lui était jamais venu à l'esprit.

Le capitaine adressa un clin d'œil complice à Rasmussen.

– Le travail m'appelle, dit-il en donnant une bourrade sans ménagement à Ryberg, comme si le second n'était qu'un mousse agaçant qui s'était mêlé à la conversation des grandes personnes.

Carl Rasmussen resta au bastingage. D'autres quais glissèrent sur les côtés. Un autre dépôt de charbon suivit celui de Larsens Plads. Puis les entrepôts Dahlerup apparurent. Un gigantesque silo à grains trônait plus loin. Sur le pont d'un vapeur, l'équipage prenait la pose pour une photographie, des hommes orgueilleux et sans patrie, avec les casquettes et les chapeaux melon rabattus sur le front, les bras croisés et le regard plein de défi. On aurait dit que le monde entier leur appartenait. Le capitaine était tout à fait sur le côté. Il trépigait nerveusement, comme s'il avait peur d'être oublié par le photographe.

– Non, songea Rasmussen, ici, il n'y a rien qui puisse servir de modèle pour un peintre.

L'énorme zone portuaire ressemblait à un champ de bataille. La fumée montait des cheminées gigantesques des minoteries et des usines électriques, et donnait l'impression que le secteur entier était en feu. Les tas de charbon qui se dressaient partout et bloquaient la vue vers la ville étaient comme autant de remparts improvisés à la hâte, derrière lesquels surgissaient de nouvelles tranchées. Copenhague était une ville assiégée, et l'ennemi avait déjà établi son blocus de fer, d'acier, de charbon, de vapeur et de feu si près du centre que l'ultime assaut décisif sur la ville condamnée était attendu d'un instant à l'autre.

À la différence du capitaine du *Peru*, il n'avait pas vu les villes sur les rives du Yangzi Jiang, mais il avait remonté la Tamise et découvert les docks de Londres. Un incendie mondial passait d'un continent à l'autre et laissait en cendres tout ce qu'il connaissait. Dans le port de Copenhague, il n'était plus au Danemark, mais au cœur de l'avenir qui battait comme un volcan, au milieu d'une éruption d'énergie aussi violente que la nature en était capable. Il était peintre mais, ici, il était aveugle.

Il avait répondu à la question du capitaine en chantant les louanges du Danemark qu'il connaissait, mais ce n'étaient que des phrases ressassées et des professions de foi abandonnées qu'il répétait machinalement afin de dissimuler sa perplexité.

Il était en route vers le Groenland pour la deuxième fois de sa vie. Était-ce pour trouver un contrepoids, une force encore plus forte que celle qui était déjà en jeu ? Peut-être cherchait-il une âme, un regard, ou encore désirait-il seulement retrouver un sentier battu, qu'il avait quitté bien trop tôt ? Il l'ignorait. En revanche, il savait qu'il lui fallait partir, et les mots du capitaine à propos des débardeurs qui, sur les rives du Yangzi Jiang ou sur les quais de Copenhague, réagissaient pareil et se mettaient immédiatement à courir lorsqu'une charge inhumaine était mise sur les épaules, ces mots éveillèrent en lui un écho étrange.

– Peut-être a-t-il raison, songea-t-il. Peut-être suis-je un docker du cœur, et peut-être suis-je en train de courir avec mon fardeau.

L'instant d'après, il pensa le contraire.

– Non, je ne suis peut-être pas en train de courir avec ce fardeau. Je suis peut-être plutôt en train de le fuir en courant.

Ils laissèrent le chenal derrière eux et jetèrent l'ancre dans la rade. Le médecin monta à bord juste avant midi et examina l'équipage pour la dernière fois. Il ressortit du poste de l'équipage avec l'homme voûté qui avait embarqué avec son chapeau melon rabaissé sur le front trempé de sueur. Il portait son sac sur l'épaule. Ils ne dirent pas un mot quand ils s'approchèrent de l'échelle avant de grimper sur le remorqueur qui allait les ramener à quai. L'homme était livide et serrait les lèvres. L'examen du médecin avait donc révélé qu'il était porteur d'une maladie contagieuse et qu'il était obligé de débarquer. Le médecin le tenait sous le bras,

comme si le malheureux marin était un détenu dont il voulait empêcher la fuite. Quand ils atteignirent le bastingage, l'homme se dégagea et se tourna vers l'équipage qui le suivait des yeux en silence.

– Espèces d'armateurs ! cria-t-il.

Son visage se déforma soudain sous la colère.

– Et n'allez pas croire que vous valez mieux que moi ! Vous allez tous finir par pisser du verre pilé !

Il toisa le médecin avec mépris, ce dernier le saisit vigoureusement par le bras. L'homme descendit l'échelle sans résister. Quand le remorqueur mit le cap de retour vers le port, il était à la proue et contemplait la ville, comme s'il avait déjà oublié l'engagement qu'il venait juste de perdre.

Désormais, il n'y avait plus de permission de descendre à terre. On mit en place le bout-dehors et l'on se prépara à faire voile. La poste arriva à quatre heures. Une brise faite souffla toute la nuit et le bateau tira sur ses chaînes d'ancre.

Carl Rasmussen resta longtemps sur le pont à contempler la ville éclairée, avant de trouver le repos.

À cinq heures et demie du matin, le pilote monta à bord. On déploya les voiles et le *Peru* fit route au nord à travers le Sund. Carl Rasmussen se sentit de nouveau dans son élément. C'était une parade de voiliers qui avait lieu sur le Sund. Ils se croisaient contre le vent, ils passaient entre les vapeurs qui semblaient suivre la ligne tirée par une règle graduée, avec une bande de fumée noire ininterrompue derrière eux, comme s'ils souhaitaient apporter la preuve qu'ils ne déviaient pas un instant du cap fixé. Il y avait des grands trois-mâts barque, des petits sloops et des ketchs qui, comparés aux vapeurs, ne paraissaient pas plus gros que des canots. Une goélette à trois mâts passa à bâbord. Il reconnut le *Hans*, qui faisait la route vers l'Amérique du Sud, et qui avait Marstal comme port d'attache. La goélette à trois mâts et la goélette carrée étaient les types de navires préférés des gens de Marstal. Oui, il connaissait chaque voile et chaque cordage comme n'importe quel marin. En tant que peintre de marine, il avait dû renoncer à ce savoir qui menaçait de remplir la toile à l'extrême. Un peintre ne devait pas avoir une longue-vue devant l'œil et se perdre

dans les détails. Sa vocation était de saisir la lumière. Il y avait ce ton particulier dans l'air, au-dessus de la mer. La perspective dégagée permettait de voir loin, mais la distance avait aussi un effet d'atténuation. Un bateau qui s'approchait de l'horizon ne faisait pas que rétrécir, il se modifiait également. Les lignes nettes s'estompaient, et le peintre de marine devait comme tirer un voile devant sa toile. Les voiles tendues n'étaient que lumière. Les vagues, massives et gris ardoise, pouvaient se lever et retomber avec une régularité trompeuse, pourtant, elles n'avaient aucune silhouette ferme. Et elles avaient beau être lourdes, sur la toile, elles devaient apparaître d'une légèreté de danseuse.

La ville décrivit derrière eux et la côte du Nordsjælland apparut. Ils passèrent Skovshoved, où les bateaux de pêche se multiplièrent. L'eau était ridée. Il y avait des clapotis autour des bateaux dont les reflets étaient rompus dans la surface luisante de la mer. L'Eremitage se dressait, tout blanc, au sommet de la colline de Dyrehaven. Devant le pavillon de chasse, sur la plaine ouverte, des troupeaux de cerfs broutaient paisiblement, indifférents à la présence des hommes. Jadis, ils venaient ici avec le vieux Frisch, qui éternuait, et il avait tant appris sur la nature danoise.

Ils passèrent Kronborg vers dix heures et demie, et le pilote quitta le bord.

Pour la première fois depuis le départ, la vue des tours centennaires recouvertes de cuivre et du Dannebrog qui flottait au vent poussa Carl Rasmussen à sortir son carnet de croquis et ses aquarelles. Il se sentait comme un convalescent qui, après une longue maladie, sent revenir l'envie de vivre.

À huit heures du soir, ils firent un relèvement avec le phare d'Anholt. Le lendemain matin, il se réveilla avec de la neige, même si c'était le premier mai. La neige ne tint pas sur le pont humide et glissant, mais l'air était chargé de flocons de neige tourbillonnants. Et, une fois encore, il eut ce sentiment diffus d'être parti pour son dernier voyage.

Dans la cabine, il sortit la coupure du *Svendborg Amtstidende*. C'était Holm qui la lui avait donnée en guise d'adieu. L'architecte était un homme âgé, mais il continuait de manifester le même enthousiasme qu'autrefois pour ses petits triomphes. C'était une

critique élogieuse de l'exposition qu'il avait faite avec le professeur Bøgh à l'École technique, et Holm avait sans doute pensé qu'elle l'aiderait à garder le moral pendant sa longue absence.

« On ne saurait trouver plus belle décoration pour ses murs que ces images si fraîches de nos détroits et de nos eaux familières que celles que Carl Rasmussen peint avec tant de fidélité et de grâce », avait écrit le critique anonyme. La critique continuait sur ce même ton enthousiaste : « Nos peintres ne sont pas si nombreux à posséder une telle maîtrise de leurs pinceaux, lorsqu'il s'agit de peindre la mer et le vent aussi bien que Rasmussen. Il lui suffit de nous donner une mer à peine ridée, un ciel avec quelques nuages légers qui laissent toutefois passer des rayons de soleil sur la surface de l'eau, des petits îlots à l'arrière-plan et un voilier dans le lointain, et l'on a une œuvre dont on ne trouvera pas l'équivalent avant longtemps. »

Quand il reposa l'article, la satisfaction que ce dernier lui avait tout d'abord apportée s'était déjà métamorphosée en son contraire. Il entendait le ton alléchant qui s'en dégageait. Et n'était-ce pas précisément cette jolie peinture, son enchantement facile pour les mirages de la nature, son inclination pour tout ce qui était idyllique dont il devait se débarrasser ? Il avait déjà suffisamment passé de temps à produire des choses décoratives et des tableaux d'autel. Là, il lui fallait retrouver le chemin de l'art, tout ce qu'il avait subodoré lorsque, dans sa jeunesse, il avait pris cette décision inouïe pour un artiste de partir pour le Groenland.

Il aurait cinquante-deux ans lorsqu'il atteindrait de nouveau les côtes groenlandaises.

Était-ce déjà trop tard ?

EN ROUTE

La première fois qu'il avait navigué le long de la côte ouest du Groenland, quand il était jeune, il avait pensé qu'il ne serait jamais descendu à terre s'il n'avait pas su à l'avance que des gens vivaient là. Il aurait pu être en perdition, un naufragé à bord d'un canot, il aurait pu être ballotté pendant des mois sans boire ni manger avec les dents qui lui dégringolaient de la bouche à cause du scorbut, il aurait préféré l'immensité de la mer et, quelle qu'aurait pu être sa faiblesse, il n'aurait pas cherché son salut par ici.

C'était l'été, et pourtant l'été lui parut n'être qu'une fine couche de fard sur un masque funéraire. Le pays était hostile dès la première falaise verticale, et plus le voyageur pénétrait à l'intérieur de ses terres, plus il se révélait néfaste. Les glaciers s'avançaient jusque dans la mer, comme autant d'avertissements. Ici commençait le royaume des morts. Partout la glace tendait ses doigts blancs et cadavériques en direction de la côte, et la maigre végétation qui tenait le coup ne valait guère mieux que le moisi qui pousse sur un squelette.

Tels des messagers de la mort, les icebergs quittaient les profondeurs des fjords, au fond desquels ils se détachaient des glaciers, ou bien ils étaient portés par le courant du Sud, comme s'ils voulaient forcer jusqu'au pôle les bateaux qui s'étaient aventurés si loin, à l'extrémité du globe et de la vie. Il eut l'impression que c'était le début d'une congélation générale du monde entier. Le jour du Jugement dernier, il serait pris dans un bloc de glace, la bouche figée dans un cri muet.

L'inlandsis était un mur implacable d'une blancheur aveuglante derrière les montagnes. Celui qui fixait trop longtemps ce mur blanc risquait de blesser son âme et de perdre l'envie de vivre. Le monde et son sens se décomposeraient sous ses yeux. L'inlandsis était plus stérile que le plus impitoyable des déserts. Pas un oiseau n'y chantait, pas un brin d'herbe ne s'y hasardait, pas même le plus modeste des lichens ne parvenait à prendre pied sur la surface lisse de la glace. Les écrivains connaissaient l'angoisse de la page blanche quand pas une idée ne venait à l'esprit, les peintres étaient familiers de la toile blanche quand l'inspiration faisait défaut. L'inlandsis, c'était la toile blanche de Dieu. Ici, Sa puissance créatrice était bloquée, Ses mains restaient ballantes et sans force. L'inlandsis était un monument à l'impuissance divine.

Carl détourna la tête mais, où qu'il regardât, les icebergs scintillaient au soleil à en avoir mal aux yeux. Comme les veines sous la peau, des torrents glaciaires verts et bleus coulaient sous la surface gelée et d'un blanc éclatant. Des forces gigantesques étaient à l'œuvre par ici. Les colosses de glace se brisaient sans crier gare et un morceau plus gros qu'une cathédrale pouvait tomber dans la mer, capable d'entraîner dans les profondeurs non pas un simple kayak, mais un navire entier.

Il contempla de nouveau la glace flottante. Il frissonna et, pourtant, il ne parvenait pas à détacher les yeux du jeu des couleurs sur la banquise étincelante. C'était le peintre en lui qui se réveillait.

Près de la côte, il découvrit les prés et les plaines pierreuses. Il vit le tapis jaune des renoncules et le feuillage sans tache des bouleaux nains. Souvent, des espaces couverts d'épilobes, de saules et d'airelles étaient voisins d'un glacier qui s'avavançait, menaçant, entre les rochers gris et, soudain, il percevait tout selon une perspective inversée. Ce n'était pas le glacier qui rompaît, c'était la vie qui tenait. Il n'était pas dans un pays de mort, mais dans un pays frontière où la vie tenait bon.

Pour la première fois, il comprit les gens du Nord qui, mille ans plus tôt, s'étaient installés ici et avaient tenu le coup pendant des siècles avant de disparaître. Les prés les avaient attirés. Ils n'étaient pas venus dans ces parages afin de dominer des peuples étrangers, mais pour arracher un bout de terre fertile à l'emprise de la glace. Ils étaient du côté des renoncules.

Il décida aussitôt de peindre un tableau de l'arrivée d'Erik le Rouge au Groenland. Le découvreur du Groenland devait avoir des bandes rouges sur ses voiles, rouges comme la bruyère, rouges comme le feuillage des bouleaux à l'automne, rouges comme le cœur qui battait, malgré l'étreinte de la glace.

À Julianehåb, où le bateau fit escale, il demanda à être déposé à Hvalsø. L'église la mieux conservée des hommes du Nord se trouvait là, dans une petite baie. On lui avait dit que, au fond de l'Einarsfjord voisin, les Vikings avaient eu leur plus grand établissement à Gardar, avec cathédrale, évêché et des étables si grandes qu'elles pouvaient contenir des centaines de vaches. Quand sonnait la cloche d'airain de la cathédrale, son écho retentissait jusqu'à l'embouchure du fjord profond. Aujourd'hui, la cloche gisait, brisée, au milieu des aulnes verts après un incendie qui avait tout ravagé. Ce qui restait de la grande bâtisse ne suffisait pas à constituer un motif pour un peintre. Ces simples rangées de pierres irrégulières pouvaient certes attirer un archéologue, mais elles ne donneraient jamais rien sur une toile.

Ce que le rude climat n'avait pas démoli, les Eskimos l'avaient emporté sur leurs traîneaux afin de construire leurs modestes cabanes en pierre aux entrées toutes en longueur, en forme de tuyau, qui devaient les protéger du froid, et qui, à dire vrai, étaient des copies de leurs igloos polaires.

Il ne fit pas grand cas de Gardar. Le voyage était trop long de Julianehåb et il craignait que le résultat n'en vaille pas la peine.

En revanche, les murs de l'église de Hvalsø étaient encore debout.

On mit à la disposition de Carl un guide local qui devait lui faire traverser le fjord de Hvalsø. C'était un homme trapu au visage creusé. Carl supposa qu'il était entre deux âges, mais les cheveux raides qui formaient comme un casque aplati sur son crâne étaient d'un noir bleuté, comme son épaisse moustache. Il s'appelait Jonas et ne parlait pas un mot de danois. Il était souriant et conciliant, il fit presque de l'excès de zèle et il protesta avec des mots incompréhensibles quand Carl s'installa à côté de lui sur le banc de nage afin de faire sa part du travail avec les lourds avirons. Ils trouvèrent

rapidement le rythme. C'étaient tous les deux des rameurs expérimentés et le bateau fendit l'eau bleu foncé à vive allure.

On s'approchait de midi. Le soleil était cuisant et Carl commença à avoir soif. Ils avaient apporté des provisions, mais il ne voyait nulle part de bouteille d'eau. Jonas se pencha par-dessus le bord du bateau et but directement dans la mer. Carl le regarda avec surprise. Cet homme était-il fou ? Jonas se mit à rire et l'encouragea à l'imiter.

Carl se dit que c'était une farce qu'il cherchait à jouer au Danois ignorant mais, après un peu d'hésitation, il se pencha à son tour. Il fit une coupe avec ses mains et but. L'eau n'avait absolument pas le goût du sel, elle était douce et rafraîchissante. Sur le coup, il ne comprit pas. Ils étaient bien en pleine mer et non pas sur un lac. Puis il saisit, et il éclata de rire. Sa découverte lui causait une joie enfantine. L'eau de fonte des grands glaciers se déposait sur l'eau salée, plus lourde. Voilà, ils devaient naviguer sur une mer d'eau douce, qui ne faisait peut-être pas plus de cinquante centimètres de profondeur. Cette mer n'avait pas de fond. Elle flottait comme un radeau sur les abysses impitoyables de la mer salée.

L'église était assez proche de la rive, la nef tournée vers le fjord. Les torrents qui tombaient des montagnes étaient étincelants et la glace dérivante luisait sur l'eau noire de la petite baie. Une montagne en forme de pyramide, bien plus grande que n'importe quelle pyramide que le plus puissant des pharaons aurait pu faire édifier, se dressait derrière l'église. On aurait dit qu'une nature méchante avait choisi cette ressemblance avec les énormes monuments du désert afin de montrer sa supériorité sur le dieu exposé, lequel régnait seulement sur une minuscule église chancelante.

Le mur sud de l'église penchait, mais tenait encore. Les portes et le toit avaient été en bois. Le bois avait disparu depuis longtemps, et le ciel groenlandais avait envahi l'intérieur de l'église autrefois si sombre. Jadis, il y avait eu des fonts baptismaux en stéatite. Un retable sculpté avait été accroché là, devant lui, et il y avait un autel avec des chandeliers en argent et un corporal sur lequel on posait l'hostie pendant la messe. Désormais, la nature avait remplacé la décoration. Du lichen poussait sur les murs et

Carl s'approcha du chœur en marchant sur un tapis doux de mousse et de touffes d'herbe.

Quelque chose brillait par terre devant lui. Il se baissa et trouva un bout du verre vert qui servait autrefois aux vitres des fenêtres étroites. La fenêtre cintrée du chœur avait dû poser des difficultés aux maçons. Mais il fallait qu'elle ait cette forme. Ici, on ne pensait pas seulement à l'utile. Il fallait tendre hardiment vers le Très-Haut. Les hommes du Nord n'étaient pas les enfants de cette nature formidable, ils la défiaient. Il ferma les yeux et s'imagina l'évêque qui venait de Gardar en visite, avec son anneau d'or, sa crose en frêne avec le crosseron en ivoire de morse sculpté.

Carl sortit de l'église afin de trouver une perspective d'où il pourrait commencer son esquisse. Jonas était allongé dans le pré, au milieu des grassettes, des épilobes et des campanules. Un corbeau se posa non loin et se mit à le dévisager de ses yeux de jais. Sa main ne toucha pas le papier.

Il pensa au tableau d'Eckersberg, la vue du haut de la ruine imposante du Colisée, au cœur de la Rome antique. L'énorme bâtisse formait le cadre du tableau. Ici, l'homme était la mesure de tout, et la nature devait plier. C'était à Rome que les peintres allaient faire leur voyage de formation et, un jour, il partirait à son tour vers le sud. En attendant, il était parti dans la direction totalement opposée, vers l'extrême-nord. Là aussi, les motifs attendaient le pinceau du peintre, et personne ne l'avait fait avant lui.

Il avait prévu depuis longtemps de visiter l'église de Hvalsø, mais c'était seulement à cet instant, quand le regard du corbeau se posa sur lui, qu'il comprit que quelque chose clochait. Ce n'était pas seulement une idée qui lui venait à l'esprit d'une manière inopinée. Non, c'était plutôt un étourdissement, comme chez quelqu'un pris de fièvres qui est victime de visions incompréhensibles.

Quelle différence y avait-il entre les ruines de Rome et l'église démolie devant lui ? Ce n'étaient pas seulement les proportions, le Colisée énorme face à l'église minuscule. L'Empire romain avait succombé, mais ce n'étaient pas les invasions barbares qui avaient décidé de l'avenir de Rome. Au contraire, un système social plus avancé était né quand l'empire jadis si puissant s'était effondré. Des ruines du Colisée, Eckersberg contemplait une ville chrétienne.

Carl n'avait pas encore voyagé dans la grande Europe. Il était allé à maintes expositions et avait vu d'innombrables tableaux, y compris de ruines, mais les peintres représentaient toujours les restes des civilisations antiques. Il n'avait jamais vu la représentation d'une église en ruine. Dans les années trente, Sødning avait peint les gros blocs de pierre qui gisaient sur Marmorpladsen en attendant que l'église en travaux soit achevée. Mais ce n'étaient pas des ruines. C'était juste un chantier qui était resté à l'arrêt pendant un siècle, une promesse qui n'avait pas été suivie d'effet, un commencement. L'église de Hvalsø, elle, était une fin.

Carl ne pouvait envisager qu'une nouvelle société puisse remplacer celle qui était fondée sur la foi, ou que, tout simplement, il n'y ait rien après celle-ci. Celui qui se donnait la peine de réfléchir vraiment savait que le salut et la rédemption attendaient à la fin de l'histoire, et que le ciel aurait la terre en héritage. Les différentes époques bâtissaient les églises en des styles nouveaux, mais il était impossible d'imaginer un remplaçant à la maison du Seigneur. L'église était l'édifice ultime. Elle se tenait à l'extrémité des temps pour annoncer le début de l'éternité. Pourtant, au Groenland, un Jugement dernier avait eu lieu sans être suivi de salut, les chrétiens avaient disparu sans laisser de trace. Le temps avait démolé leurs églises. Il restait à peine des ruines. Ici, la chrétienté n'était qu'un épisode. La foi éternelle s'était révélée aussi fugace que la vie terrestre.

Hans Egede, l'Apôtre du Groenland, ne partit pas vers le désert glacé afin de christianiser les Eskimos, mais pour trouver les descendants des Vikings. Il mourut sans en avoir rencontré un seul. La continuité de la foi était irrémédiablement rompue. Les hommes du Nord avaient tenu bon pendant cinq cents ans. Puis l'Église et leur propre pays les trahirent. Plus un seul bateau n'apporta du ravitaillement sur leurs côtes, plus un évêque ne vint occuper l'évêché à Gardar, plus un seul prêtre ne fut ordonné. Sans fer ni métaux, ils ne pouvaient plus fabriquer les armes qui leur assuraient la supériorité sur les Eskimos. Sombrièrent-ils dans la barbarie ? Perdèrent-ils la foi ?

Carl repensa à l'autel qui s'était trouvé jadis dans la nef dépouillée de l'église de Hvalsø. À la fin, les gens du Nord n'avaient peut-être plus que le corporal pour leur rappeler la Cène,

puisque le vin de messe et la farine nécessaires à la préparation de l'hostie n'étaient plus apportés au Groenland. Sans un évêque, sans un prêtre, parvinrent-ils encore à trouver du sens à la messe ? Le sang viking, qui avait été dompté pendant des siècles, avait-il fini par ressurgir ? S'étaient-ils abandonnés au *ragnarok* et, dans une résurgence de sauvagerie, avaient-ils incendié l'église ? Et puis, qu'est-ce qui avait fini par les tuer ? La famine ? La maladie ? Les Eskimos les avaient-ils battus ?

Il imagina l'église en flammes défendue par les Vikings impuissants, à peine capables de lever leurs épées rouillées, il vit les lances des Eskimos qui traversaient des cottes de mailles corrodées, un Armageddon sans Dieu.

Il sentit la chaleur du toit de l'église en flammes sur ses joues. Il entendit le vacarme des armes et les derniers Vikings hurler leurs jurons vers le ciel, avant de tomber sur cette terre qui, du reste, ne voulait pas d'eux.

Il tressaillit quand une main se posa soudain sur son épaule. Jonas le toisait, sourire aux lèvres. Il croyait sans doute que Carl avait suivi son exemple et fait la sieste au milieu du pré, baigné par le soleil.

Il tremblait encore quand il s'assit sur le banc de nage du canot. Seule la nécessité de suivre le rythme lui fit reprendre ses esprits.

Il rentra de Hvalsø avec un carnet de croquis vide.

Il ne devait pas peindre tout ce qu'il voyait. C'est une chose qu'il redécouvrit au Groenland.

Mais c'était à Marstal que cela avait commencé.

Il avait cru avoir trouvé ici l'endroit qui serait le sien.

Ces douze dernières années de sa vie, avant la décision de repartir au Groenland, il avait habité à Marstal avec sa famille. Telle avait été sa véritable erreur en tant que peintre, et la cause de ses regrets.

Il était né sur la même île, à Ærøskøbing.

Son père, le tailleur Johan Arent Rasmussen, était un homme courtaud d'apparence banale et modeste. Juste sous la narine droite, il avait une verrue marron qui saignait si le rasoir s'en approchait trop. Il y avait donc toujours une couronne de poils de barbe autour de l'excroissance, poils dont le tailleur maîtrisait la longueur avec les ciseaux à broder de sa femme. La verrue n'était ni spectaculaire ni honteuse. Si elle attirait cependant le regard, c'était parce que, au milieu de la figure soignée du tailleur, elle témoignait que certaines choses lui échappaient. C'était comme un infime frissonnement dans une main d'habitude assurée, une fissure qui, par surprise, pouvait s'agrandir et crever son visage entier.

Pour un peintre, la verrue du tailleur aurait constitué un défi intéressant. Devrait-il la conserver pour son portrait, ou l'omettre ? La verrue n'était pas une particularité physiologique qui méritât d'être mise en avant, pourquoi, dans ces conditions lui donner une place dans la cartographie du visage du tailleur ?

Un peintre doit s'identifier à la personne dont il fait le portrait, mais il doit également permettre à une partie de l'âme de

l'autre personne de prendre place dans la sienne, même si ce n'est là qu'un invité passer. Dans ce cas, il ne pouvait occulter la verrue. Cette dernière disait que, sous son apparence soigneusement contrôlée, le tailleur dissimulait un sentiment d'impuissance qui le rendait servile à l'égard de ceux qui étaient plus riches et cultivés que lui, c'est-à-dire la majorité de sa clientèle. Quant à son amour-propre, il l'avait également remis entre leurs mains. Johan Arent Rasmussen ne se fiait pas à son propre jugement, il craignait toujours d'être jaugé et trouvé trop léger.

Il doit y avoir un équilibre dans un portrait. La verrue bordée de poils n'exprimait pas toute la personne du tailleur. La verrue en révélait une partie et peut-être la totalité, dans certaines circonstances particulières, mais si personne ne le dérangeait dans son activité quotidienne, la verrue demeurait ce qu'elle était, une simple verrue et non le témoin d'une faiblesse intérieure.

Lorsque Carl finit par considérer son père avec ce regard distancié et jugeur que les enfants portent rarement sur leurs parents, et qu'il espérait que ses enfants ne porteraient jamais sur lui, c'était la verrue qu'il voyait. La verrue, et rien qu'elle. Et il sut qu'il ne pourrait jamais peindre son père. Il ne désirait pas la proximité qu'exige un portrait. Cela serait un tableau sans équilibre, parce qu'il représenterait un être qui en serait lui-même privé. Il n'hésita pas à l'admettre, même s'il ne l'aurait jamais avoué à haute voix : cela aurait été un tableau hideux.

Malgré sa taille modeste, Ærøskøbing était une ville de commerce. Ses rues grouillaient de gouverneurs, de juges, de receveurs des douanes, de consuls, de conseillers et d'avocats. Rares étaient ceux à avoir un titre qui permettait au commun des mortels de comprendre comment ils gagnaient leur pain. Ils représentaient le caractère impénétrable du pouvoir et des autorités. Même un médecin ne s'appelait pas docteur, mais *doctor physicus*. Si l'on comprenait enfin quelle était leur profession, ils appartenaient à un monde inabordable. Qu'ils fussent commerçants, propriétaires ou armateurs, ils étaient avant tout des familles. Parlait-on des « grandes familles de la ville », on ne faisait pas tant allusion à l'arbre généalogique qu'à leurs titres. À dire vrai, il ne s'agissait

pas des grandes familles de la ville, mais de la ville des grandes familles.

Et si tous les habitants de la ville n'étaient pas à leur service, ils appartenaient alors au cercle de leurs admirateurs. Les gens de mer qui s'entassaient le long du côté gauche de Nørregade, là où ils avaient vue sur la mer, avaient bien des familles, eux aussi. Dauer, le voilier de Brogade, et Jørgensen, le teinturier de Søndergade avaient également des familles, mais ce n'étaient pas de grandes familles. Personne ne dépendait d'eux. Ils ne rayonnaient ni d'éclat ni d'apparat. Leurs épouses ne portaient ni crinolines de brocart ni moire. Elles ne connaissaient pas davantage les mantilles de taffetas, les manteaux en velours, et elles ne sortaient jamais coiffées d'une capote ou avec une gorgerette.

Le tailleur Johan Arent Rasmussen connaissait ce lustre : y contribuer constituait son gagne-pain. Lui aussi avait une progéniture, nombreuse d'ailleurs, Carl était le plus âgé d'une ribambelle de onze enfants et d'autres suivraient. Ils connaîtraient tous cet étalage, ils le respecteraient, ils l'honoreraient, même s'ils ne pouvaient pas espérer y prendre part.

Rasmussen était un homme de peu de mots, sauf lorsqu'il s'agissait de vanter aux clients l'excellence de ses talents de tailleur. Il battait ses enfants chaque dimanche. Une démonstration de force qui venait démentir l'impression de muscles faiblards que l'on associe habituellement à la profession. Seul y échappait le dernier-né, qui était encore dans les bras de sa mère.

Le tailleur distribuait les coups sans emportement ni colère, comme un rappel des difficultés de l'existence et de la discipline nécessaire si l'on ne veut pas s'égarer. D'après lui, les risques étaient plus grands dans le cas des enfants d'une famille modeste et sans éclat.

Il n'était pas question d'une punition, plutôt d'un avertissement. Il frappait avec une brosse à habits qui claquait fort chaque fois qu'elle touchait, mais l'effet produit n'était pas à la hauteur du bruit. Comme tout dans la ville des grandes familles, le coup était symbolique, lui aussi.

Carl n'avait jamais questionné les principes d'éducation. Mais les petits de la ribambelle, oui. L'un après l'autre, ils vinrent lui

demander, les mains dans le dos, comme s'il avait la confiance de leur père, comme s'il connaissait la réponse, parce qu'il était l'aîné :

– Pourquoi est-ce que papa nous bat ? Nous n'avons rien fait de mal.

Carl haussa les épaules. Il ne savait quoi répondre, et son impuissance fit monter en lui la colère.

– C'est comme ça, c'est tout, répondit-il d'un ton cassant.

Il sentit bien que quelque chose du caractère impénétrable des gestes des adultes déteignait sur lui en cet instant, et qu'il empruntait une partie de leur éclat.

Le rituel du dimanche avait lieu après l'office et Carl sentait l'inquiétude monter pendant le prêche. Il souffrait déjà à l'idée de l'humiliation à venir. Car il s'agissait bien d'une humiliation. La punition le retenait dans le monde de l'enfance qu'il sentait depuis longtemps être en mesure de quitter. Pourtant, il devait obéir à cet ordre et recevoir la fessée.

On ne savait pas clairement si le pasteur Fabricius comptait parmi les grandes familles de la ville. Il avait dû accepter que le tableau du receveur des postes Kaffka, représentant la mise au tombeau du Christ, soit accroché dans la nef de l'église. Le receveur avait pris part à la Guerre de 1848 et se considérait comme un artiste, or Carl, avec son regard déjà formé à critiquer l'enflure, jugeait que cette croûte ne justifiait pas un tel point de vue. Mais M. Kaffka appartenait aux grandes familles et il était donc plus sensé d'afficher un air de connaisseur et de louer le tableau du corps inanimé du Christ, alors que le fils de Dieu crucifié ressemblait surtout à un tronc pelé.

Un dimanche, le pasteur parla de l'égoïste qui ne connaissait pas la joie de sacrifier ses propres préférences afin d'aider les autres.

– Ils ne savent que penser sans cesse à eux-mêmes et mesurent chacun de leurs gestes à l'aune du profit qu'ils pourraient en tirer. Que ne manquons-nous pas d'aimer les autres.

Le pasteur Fabricius contempla les fidèles avec un regard de défi. Visait-il donc les grandes familles de la ville ? La plupart regardèrent droit devant eux, la mine impassible, mais quelques-uns, dont Carl, baissèrent les yeux.

Le ton de Fabricius se fit plus conciliant, comme toujours lorsqu'il approchait de la fin de son prêche.

– Nous n'avons qu'un espoir, que Notre Seigneur ne nous juge pas selon nos paroles, nos pensées et nos actes, mais selon Son amour plein de grâce, sinon nous ne pourrions pas être sauvés.

Chaque mot frappa Carl comme autant de coups et ils semèrent en lui une incertitude durable quant à la pureté de ses propres sentiments. Il ne prit jamais une décision sans qu'elle fût remplie de ce mélange épuisant de doute et de culpabilité : – Et là, suis-je égoïste ou non ?

Leur mère attendait à la maison avec le déjeuner. Elle portait un corsage noir avec des liserés de broderie et des boutons décoratifs. C'était son habit du dimanche et, pendant les brèves périodes entre les grossesses qui se suivaient rapidement, elle y ajoutait une ceinture dont la boucle était ornée de fleurs en émail. Quand la ceinture disparaissait, c'était le signe incontestable qu'un accroissement de la famille se préparait. Carl imaginait la longue queue des enfants à naître devant la porte, dans Nørregade. Sa mère ouvrait la porte à intervalles réguliers afin d'inviter un nouvel occupant dans la maison déjà surpeuplée, et il leur fallait bien vite se mettre à la queue leu leu pour le rituel du dimanche.

L'éclat le plus vif émanait de la maison voisine. Ærøskøbing était une ville trop petite pour que les classes différentes puissent habiter des quartiers séparés. Les grandes familles et les moins belles s'entremêlaient. Ce n'était pas l'adresse qui disait qui elles étaient, mais la taille de la maison. Rasmussen avait trois pièces pour treize personnes. Au coin de Brogade, Claus Christian Hinrichsen disposait des douze pièces bien hautes des deux niveaux de l'ancien immeuble du gouverneur pour lui-même et son épouse, épouse dont les innombrables crinolines exigeaient assurément plus de place que la plus nombreuse des familles. C'était Johan Arent Rasmussen qui fournissait les vêtements du couple, et c'était pure bonté de la part de Hinrichsen de confier la responsabilité de son apparence à un tailleur local. C'était un habitué de la capitale et des villes marchandes du nord de l'Allemagne comme Hambourg et Altona. Ses voyages d'affaires fré-

quents le conduisaient même jusqu'à Londres. Il faisait ses courses chez Liberty dans Regent Street et, un jour, il rentra à Ærøskøbing avec un foulard en soie dont l'étiquette brodée indiquait « Made in France ».

– Touchez-moi ça, dit-il d'un ton jovial à Rasmussen, nous sommes bien incapables de produire une telle qualité dans notre petit Danemark.

Rasmussen tâta l'étoffe en professionnel et opina du chef, mais son estomac se serra.

– C'est fini, songea-t-il. Il a trouvé un autre fournisseur. C'est seulement sa manière polie de me le dire.

Cependant, Hinrichsen continua de passer des commandes. Pour Rasmussen, il était davantage qu'un simple client, c'était un bienfaiteur, voire une source d'inspiration. Avec qui d'autre aurait-il pu avoir ces discussions sur la dernière mode ? Redingote ou veste à basques courtes ? Fog londonien, poussière d'Alger ou vert russe ?

Hinrichsen fréquentait les riches comme les pauvres. Il était le bienfaiteur de la ville tout entière. Son nom apparaissait dans les factures de chacun, sur les livres de comptes, les titres de propriété, les lettres de change et les hypothèques. Que seraient devenus les armateurs Brandt et Schaarup, deux des plus grandes familles de la ville, si Hinrichsen n'avait pas tendu une main secourable lorsque leurs spéculations sur le marché des grains toujours fluctuant s'étaient révélées un échec – et leurs entrepôts débordants d'un froment invendable ? À l'hôtel Harmonie, il buvait de la bière de Bavière en compagnie des capitaines Birkholm et Brandt, Errboe et Kock, et avec les quatre frères Erichsen. Il traitait des affaires avec eux, comme un marin avec un autre marin. Il était également propriétaire d'un navire, le plus grand de la ville : le brick *Kronprinds Frederik*.

Lorsque les frères Bing de la société Gebrüder Bing de Hambourg venaient en visite officielle, quand l'éclat des chandeliers des fenêtres du rez-de-chaussée luisait sur les pavés de Brogade, ce n'étaient pas les plats habituels – soupe d'oie et rôti de viande marinée – que l'on servait à Ærøskøbing. On lisait alors *Cailles en Sarcophage* sur le menu coloré à la main qui se trouvait près des couverts. Le vaste monde atterrissait dans les assiettes,

tout comme on le voyait sur scène quand, sur invitation de Hinrichsen, la Nouvelle Compagnie théâtrale d'Odense donnait une double représentation du *Mulâtre* et de *La Jeune Mauresque*, pièces écrites par le très célèbre H. C. Andersen.

Hinrichsen avait cette particularité de toujours cligner d'un œil. Ceux qui ne le connaissaient pas croyaient sans doute qu'il s'agissait d'un tic nerveux qui, sans crier gare, lui faisait fermer une paupière, car il est vrai que Hinrichsen clignait aux moments les plus inattendus. Il pouvait cligner de l'œil au début d'une conversation, mais également pour prendre congé. Il pouvait cligner quand il mettait un terme à des négociations difficiles – ou au beau milieu de celles-ci. Il pouvait cligner quand il demandait un service, mais aussi quand on lui sollicitait une faveur, ce qui était infiniment plus fréquent. Mais celui à qui Hinrichsen avait adressé un clin d'œil ne nourrissait jamais le moindre doute quant au sens de son geste. Avec son clin d'œil, Hinrichsen établissait un lien de confiance. Il invitait à une amitié profonde. On devenait ainsi membre de son cercle intime, quelle que fût l'étendue de celui-ci, oui, on aurait pu considérer parfois qu'il comprenait le monde entier, il n'en restait pas moins que c'était là un lieu privilégié.

À quinze ans, Carl pénétra lui aussi dans l'intimité de Hinrichsen. Lui aussi, un jour, il eut droit à son clin d'œil. C'était quasiment inévitable, comme le fait que le soleil, lorsqu'il trône au-dessus d'Ærøskøbing dans le ciel de midi, brille sur tous ceux qui déambulent dans les rues de la ville, sans distinction de classe. Le regard de Hinrichsen se posa sur Carl le jour où il était dans l'entrée, pour livrer un paquet de son père. C'était dans les devoirs de la servante de s'en occuper. Mais, au même instant, Hinrichsen descendit en trombe de l'étage et quand il aperçut le fils du tailleur de la maison voisine, il lui fallut faire ce qu'il avait déjà fait avec le reste de la ville : intervenir dans son destin et le changer.

– Qu'avons-nous donc là ? demanda-t-il en prenant le paquet des mains de la servante.

Immédiatement, il commença à le défaire. Tout chez lui était hâte, il se retrouva rapidement avec la mantille de velours de sa femme entre les mains, il hésita soudain et se pencha en avant, comme s'il avait trouvé un détail qui exigeait une attention particulière.

– Tiens, tiens, déclara-t-il, on dirait que nous avons bien là un artiste.

Carl eut l'air troublé. Il ne savait pas s'il devait être flatté pour son père. Mais ce n'était pas à son père que Hinrichsen faisait allusion. Il déplia le papier d'emballage et Carl reconnut une de ses esquisses. Un jour, il était allé à la rame sur la petite île de Dejro, où l'on mettait les vaches à paître en été, afin de dessiner la ville vue de la mer. Au premier plan, les bateaux à l'ancre dans la rade. Les collines d'Ærø se dressaient derrière la ville, qu'il avait rendue en détail avec la flèche de l'église couverte de cuivre. Et il s'était donné un mal particulier pour représenter le paysage de nuages vif qui planait au-dessus de l'île.

Son père avait dû se servir du dessin pour emballer le paquet. Soit parce qu'il n'avait pas remarqué le dessin de Carl, soit parce qu'il le trouvait insignifiant. Carl l'ignorait. – C'est ma faute, se dit-il, j'ai pris son papier.

– Viens, viens !

Hinrichsen lui fit un signe de la main et remonta l'escalier ventre à terre.

– Il faut nourrir le talent, entendit-il au-dessus de lui. Et du talent, tu en as.

Hinrichsen se tenait sur la dernière marche de l'escalier et lui adressa un clin d'œil, comme s'il était désormais un élu.

– Le roi Arthur, dit-il. Connais-tu la légende du roi Arthur ?

Carl secoua la tête.

– Afin de prouver son droit au trône d'Angleterre, il doit retirer une épée qui est plantée dans une pierre. Des hommes très forts échouent. L'épée est inamovible. Et Arthur ? Ce n'est qu'un frêle garçon. Mais il retire l'épée de la pierre. Facilement. Et cette facilité, tu l'as aussi. Il y a une évidence dans ton trait qui annonce le talent.

Hinrichsen fut ému par son propre flot de paroles et dut tousoter. Il avait la gorge serrée.

– Le droit au trône, ajouta-t-il en clignant de l'œil.

Il fit entrer Carl dans une pièce au plafond haut avec un canapé en acajou foncé. Le tableau accroché au-dessus du canapé représentait un lever de soleil sur la mer. Il n'y avait presque pas de vagues. Les nuages étincelaient juste au-dessus de l'horizon où le

soleil se laissait entrapercevoir par une ouverture. Puis ils s'assombrissaient en hauteur jusqu'à prendre une nuance d'un gris-bleu menaçant, comme si la nuit hésitait encore à céder sa place.

– Lundbye, dit Hinrichsen d'un ton laconique en désignant le tableau. Oui, c'est le nom du peintre. Tu vois qu'il est intéressé par les nuages. Comme toi.

Il s'approcha d'une bibliothèque vitrée dont la porte était entrouverte, il y prit un petit volume qu'il donna à Carl.

– Tiens, prends cela. Et lis-le. Tu comprendras un peu mieux les nuages. Tous les peintres danois le lisent. Lundbye, dit-il en pointant le tableau du doigt, tu peux être sûr qu'il l'a lu.

Il était tout près de Carl, comme s'il voulait lui prêter un peu de l'énergie considérable qui habitait son corps et qui ne lui laissait pas de répit, ni à la ville.

Carl regarda le livre. *Ciel nuageux*, par B. S. Ingemann. Il en avait déjà entendu parler.

– Peintre, tu l'es. N'importe qui peut le voir. Il nous faut veiller à ce que tu puisses t'y mettre vraiment. Les chefs-d'œuvre ne se font pas sur du papier d'emballage.

Il étudia Carl, qui baissa les yeux.

– Fils de tailleur, dit-il, cela ne te retiendra pas. H. C. Andersen était fils de cordonnier. Le peuple danois déborde de sève et d'ambition. Nous pouvons tous contribuer.

Il se mit à interroger Carl. Carnet de croquis, bon papier, fusains, chevalet, palette, huiles ? Avait-il bien tout cela ?

Après chaque accessoire mentionné, Carl fit non de la tête.

– Nous ne pourrions pas te trouver de professeur ici, à Ærøskøbing. À moins que tu ne veuilles prendre des cours auprès de notre héros de guerre, le receveur des postes, monsieur Kaffka ?

Carl ne sut quoi dire. Après tout, c'était la mise au tombeau du receveur des postes qui était accrochée à l'église. Il appartenait aux grandes familles de la ville. Mieux valait donc ne rien répondre.

– Tu peux être franc avec moi. Alors, qu'en penses-tu ?

Carl avala sa salive. Hinrichsen était un homme direct. En face de lui, il n'était pas possible de mentir. D'ailleurs, n'y avait-il pas eu un soupçon d'ironie dans sa voix quand il avait mentionné monsieur Kaffka ?

– Il ne sait pas peindre, dit-il d'un ton humble qui ne collait aucunement avec le côté catégorique de ses propos.

Cela lui coûtait de dire son avis. Il n'était pas habitué à le faire en compagnie des adultes. Il baissa la tête comme si, avec ses paroles, il avait dépassé les bornes et n'attendait plus que la brosse à habits s'abatte sur son derrière avec le claquement habituel.

– Et tu es connaisseur, par-dessus le marché !

Hinrichsen opina du chef avec un clin d'œil.

Puis il tourna les talons.

– Il faut que je file, déclara-t-il. Affairé, affairé, toujours affairé.

Il descendit l'escalier en trombe tout en fredonnant les paroles d'une chanson qui semblait de son cru.

La vie douce et flegmatique sur cette terre,
de celui qui reste terre à terre.

– Si seulement il savait... Il s'arrêta, comme s'il corrigeait l'auteur de ces paroles, quelle que fût l'identité de ce dernier. En tout cas, ce n'était pas lui. Car Hinrichsen était tout sauf flegmatique.

Il s'arrêta sur le seuil de la maison et se tourna vers Carl.

– Heiberg, dit-il. *Une âme après la mort*. Je te prêterai le livre à ta prochaine visite.

Il leva l'index en guise d'encouragement et fit un clin d'œil à Carl, qui n'était pas encore parvenu en bas de l'escalier, et qui s'arrêta sur l'avant-dernière marche.

– Tu seras un peintre. Je vais parler à ton père un de ces jours.

Cela sonnait comme une promesse, mais il y avait une telle assurance dans le ton que Carl comprit que, en fait, il s'agissait d'un ordre. Son avenir était tracé.

Puis Hinrichsen passa la porte et disparut au galop en direction de la place du marché. Il y avait tant de gens dont l'avenir attendait ses décisions.

La servante referma derrière Carl. Auparavant, elle le regarda d'un air espiègle, comme si toutes les personnes qui se retrouvaient assez proches du maître de maison partageaient un secret avec les autres.

– Ah, ce Hinrichsen, dit-elle.

Carl erra dans les rues, exalté. L'avenir lui était tombé dessus comme la foudre et avait mis le feu à son imagination. Peintre – il n'avait jamais osé y songer. Que dirait son père ? Il n'avait même pas besoin de poser la question. Si l'idée venait de Hinrichsen, son père n'émettrait aucune objection, même si la vie cavalière d'un peintre était une rébellion contre tout ce que défendait le maître tailleur. Son fils avait désormais sa part du lustre, cette splendeur qui émanait chaque soir de la maison voisine et à laquelle Johan Arent Rasmussen avait consacré sa vie, à la périphérie. Carl avait été invité au premier étage. Certes, son père lui aussi, mais seulement pour œuvrer avec un mètre à la main et la bouche pleine d'épingles. Carl était entré comme un égal. Il discuterait des dernières nouveautés littéraires avec Hinrichsen et, un jour, ce serait un tableau portant sa signature qui serait accroché au-dessus du gros canapé. Il oublia toute modestie et s'abandonna à ses rêves.

Il passa devant la teinturerie de Jørgensen, dans Søndergade. Ses eaux usées coulaient dans le caniveau au milieu de la rue, un bleu cobalt incandescent, plus profond qu'un firmament sans nuage par le plus clair des jours de septembre, et puis un jaune curry si vif qu'il ne pouvait en exister un pareil dans la nature. Ils coulèrent côte à côte pendant un peu plus d'un mètre, et ils se mêlèrent pour donner un vert criard au milieu des pavés gris et des pastels pâles des murs des maisons voisines. C'était comme si une fissure était apparue dans la réalité quotidienne, comme si un flot de couleurs indomptées jaillissait d'une source jusqu'alors inconnue. Sa vue se troubla, et il fut envahi par une peur et un désir aussi effrénés que les couleurs violentes. C'étaient là les éléments sur lesquels sa vie serait bâtie.

Il descendit au bord de l'eau et suivit Jomfrustien jusqu'à ce qu'il trouve un endroit tranquille où il pouvait lire en paix. Avec une vue sur Dejrø, où il avait dessiné le panorama qui avait ouvert les yeux de Hinrichsen, il ouvrit le livre d'Ingemann et se mit à étudier l'histoire naturelle de l'air.

Quelques jours passèrent. Carl ne nota aucun changement chez son père, et il ne revit pas Hinrichsen. Le premier des citoyens de la ville, si affairé, avait-il oublié sa promesse ?

Il avait échafaudé tant de projets dans son imagination. Son avenir devait-il donc demeurer là, en exil dans son propre pays des songes ? Ou bien devait-il faire quelque chose, de lui-même ?

– Pourquoi as-tu pris mon dessin pour emballer un paquet ? demanda-t-il à son père.

Il ne détourna pas les yeux en posant sa question.

Le maître tailleur ne répondit pas, mais il baissa la tête sur son aiguille.

Carl sut alors que Hinrichsen avait parlé à son père.

Le dimanche suivant, il y en eut un de moins à devoir subir le rituel hebdomadaire.

Carl ne sentit plus jamais la brosse à habits.

– Savez-vous où le nègre est le plus sensible, Rasmussen ?

Le capitaine Thomsen leva le nez de son assiette de purée de pois et regarda Carl qui, comme d'habitude, mangeait du bout des lèvres.

– Je devrais le savoir ?

– Le second le sait bien, lui, répliqua-t-il d'un ton bourru. Pourtant, c'est un chrétien, habitué à tendre la joue gauche. Pas vrai, Ryberg ? Tu le sais, n'est-ce pas ?

Le second acquiesça à contrecœur.

– C'est sur le tibia qu'ils ont la peau la plus fragile. Celle du crâne est bien trop épaisse. Ils ne sentent rien quand on leur tape sur la tête.

– Eh bien maintenant, vous le savez, Rasmussen. Ce n'est pas le genre d'informations qui vous avancera, mais pour un marin, c'est utile de le savoir.

Ils finirent de manger. Le mousse du carré entra et enleva les assiettes. Thomsen commanda du café.

– Du thé pour le peintre, ajouta-t-il.

Thomsen avait la curieuse habitude de se promener presque toute la journée avec un tricot dans les mains, et il maniait les aiguilles à toute allure, machinalement, comme une vieille femme. Il avait toujours des chaussettes de laine à tricoter. Il les appelait les « chaussettes du flemmard » et affirmait que c'était une habitude de son coin, où il était mal vu qu'un homme – ou une femme, d'ailleurs – reste à se tourner les pouces. Il était originaire de Fanø

qui, dans ces années-là, disputait à Marstal l'honneur d'être le plus grand port de marine marchande en dehors de la capitale. Quand il était en train de tricoter les orteils, une opération qu'il trouvait particulièrement difficile, il était interdit de le déranger. Ses lèvres bougeaient sans bruit tandis qu'il comptait les mailles. Sinon, ses doigts guidaient les aiguilles de leur propre chef, qu'il scrutât le ciel ou qu'il ordonnât à l'équipage de prendre un ris. De temps en temps, il fichait sa pipe en terre dans la bouche et se remettait à tricoter.

Il sortit ses « chaussettes de flemmard ». Les aiguilles commencèrent à tinter. Il venait de terminer la tige, qu'il avait tricotée en côtes deux deux. Là, il passait en jersey, et les aiguilles semblaient se mouvoir toutes seules, alors que son regard s'attardait de nouveau sur Carl.

– Vous ne le croirez sans doute pas, mais je suis un ami des noirs.

– Vraiment ? fit Carl, d'un air distant. Il n'avait guère apprécié le ton de Thomsen tout à l'heure.

– J'ai vécu avec eux. Quand j'étais jeune, je faisais la ligne régulière entre Nantes et la Guadeloupe. À La Guadeloupe, nous mouillions dans le bassin de corail. Pendant quatre mois. Nous dormions sur la plage, sous les palmiers, avec les nègres. Ils se promenaient tout nus.

– Tout nus ! s'exclama Ryberg.

– Ne fais pas l'indigné, Ryberg. J'ai déjà raconté cette histoire.

– Capitaine, vous n'aviez pas dit qu'ils étaient tout nus.

– Pour ça, oui, ils étaient nus. Et moi aussi. Nous ne faisons qu'une grande famille. Ils ne connaissaient ni maison, ni argent, ni droit de propriété. Ni vêtements. Les enfants étaient toujours avec la mère. Personne ne savait qui était le père. La maladie, le froid, la trahison, les querelles et les combats – tout cela leur était inconnu. Chaque matin, au réveil, ils se tenaient par la main et se mettaient à danser. Ils saluaient le soleil. Oui, mon petit Ryberg, c'étaient des païens. Tous les gens normaux le sont, d'ailleurs.

Les aiguilles cliquetaient dans les mains du capitaine.

– Les gens normaux..., fit le second, avec une grimace.

– Oui, oui, oui, je sais bien qu'ils vivaient dans le péché, répondit le capitaine d'un ton plein d'indulgence. Moi, j'appelle ça le Paradis.

Il se tourna vers Carl comme s'il ignorait totalement le second.

– Le Paradis de l'un est l'Enfer de l'autre. Et vice versa. J'ai pensé que cette histoire vous intéresserait.

– Mais dites-moi, était-ce dans le Jardin d'Éden que vous frapiez les noirs sur les tibias ?

– Non, c'était à Port-au-Prince, à Haïti.

– J'ai connu un peintre français, autrefois, qui pensait comme vous. J'ignore ce qu'il est devenu. Mais il y a une chose que j'aimerais vous demander. Pourquoi n'êtes-vous pas resté dans votre Paradis ? Pourquoi est-ce que je vous trouve ici, en route vers la banquise flottante ?

Les aiguilles arrêtaient de bouger.

– C'est une bonne question, Rasmussen. C'est une fichrement bonne question. Je n'ai pas cessé de me la poser, et je me la poserai encore à l'article de la mort.

– Capitaine, vous feriez mieux de vous demander quelles sont les intentions de Dieu à votre égard.

– Ta gueule, Ryberg. Ici, ce sont les personnes sérieuses qui parlent.

Thomsen n'adressa pas un regard au second qui se leva brusquement et quitta le salon sans attendre le café, et il poursuivit tranquillement son discours.

– Il m'arrive parfois de me sentir très loin de chez moi, là-bas, au Groenland. Mais vous savez quoi, Rasmussen ? Ce n'est pas à Fanø que je pense. Non, c'est au bassin de corail à la Guadeloupe. C'est là où je suis chez moi. Alors, pourquoi ne suis-je pas resté ? Parce que je suis qui je suis, je suppose. Un navire va partout dans le monde. Mais nous, les hommes, nous ne sommes pas aussi mobiles que nous le pensons. Je ne sais pas comment l'exprimer. Nous ne pouvons pas échapper à qui nous sommes. Vous ne trouvez pas, Rasmussen ? Vous êtes déjà allé au Groenland. Quelque chose, là-bas, doit bien vous attirer. Peut-être avez-vous un peu ressenti là-bas ce que moi j'ai éprouvé à La Guadeloupe ?

Carl secoua énergiquement la tête.

– Non, je ne cherche pas à vous tirer les vers du nez. Je suis quelqu'un de discret. Un capitaine l'est obligatoirement avec ses passagers. Mais vous n'êtes pas resté au Groenland. Vous ne vous y êtes pas installé. Vous non plus, vous ne pouvez pas échapper

à qui vous êtes. Oui, que voulons-nous donc sur terre ? Peut-être n'avons-nous pas autant de choix que nous aimons à nous l'imaginer.

Les aiguilles reprirent leur tintement. Le mousse du carré entra avec un plateau et servit du thé à Carl. Celui-ci goûta prudemment le liquide brûlant.

– Y aurait-il du lait ? demanda-t-il.

Un artiste doit partir, et Carl s'en alla. Il fit tout le chemin jusqu'à Marstal, à douze kilomètres à peine. Mais cela devait être le plus long voyage de son existence. Il n'en revint jamais.

Il avait vécu et peint dans tant d'endroits. Il avait toujours cherché un chez-soi. Mais qu'est-ce qu'un chez-soi pour un artiste ? Est-ce la patrie, le peuple dont on partage la langue et l'histoire ? Est-ce d'ailleurs un lieu géographique, ou plutôt une idée, est-ce son atelier, la réfraction de la lumière, le jeu des couleurs – puisqu'il était peintre ? Était-il chez lui dans les nuages ?

Il avait cherché et cherché encore. Et il avait cherché à Marstal, où il n'avait pas grand-chose à faire, et où son errance avait commencé.

Cela s'était produit peu de temps après que Hinrichsen eut posé les yeux sur lui, et que, grâce à son bienfaiteur, il fut désormais considéré comme un adulte. Il était en visite chez son oncle à Marstal. Ce dernier s'appelait Rasmus Rasmussen. Même si le nom sonnait comme un bégaiement, oncle Ras – comme il exigeait d'être appelé – ne manquait guère d'assurance. Il était tellement direct dans ses manières et dans ses paroles que cela pouvait être confondu avec un manque d'éducation, et il différait tant du père de Carl avec ses principes acharnés et son respect incessant des formes, comme si la vie consistait seulement à produire des ourlets réguliers et à trancher dans ce choix difficile entre poussière d'Alger et vert russe.

Oncle Ras était toujours rubicond. Une flamme intérieure le faisait rougir, et quand il riait, les postillons laissaient des petites perles blanches d'humidité dans l'épaisse barbe emmêlée. C'était un capitaine comme tant d'hommes de la ville et, lors d'une des rares occasions où il se trouvait dans sa maison de Møllegade, il avait invité la famille de son frère à déjeuner un dimanche à Ærøskøbing. Carl était venu en sa qualité d'ainé. Son père considérait que cela n'était pas convenable de remplir la maison exigüe et aux plafonds bas avec ses enfants innombrables.

Oncle Ras en fut vexé. Son frère pensait-il donc qu'il n'avait pas les moyens de régaler sa propre famille ? Il y aurait toujours un petit bout de saucisse même pour le plus petit moussaillon, s'exclama-t-il en apercevant la délégation réduite devant sa maison jaune. Sa bonne humeur reprit cependant vite le dessus, et il donna à Carl une bourrade de bienvenue qui le fit trébucher sur la marche penchée de granit goudronnée et se retrouver tête la première dans l'entrée étroite. Là, il faillit percuter tante Ermine qui, pour cette journée, était barricadée derrière un tablier amidonné qu'elle avait réussi à conserver sans tache pendant les préparatifs du repas.

Carl resta raide et muet pendant le déjeuner comme pour compenser la mauvaise impression qu'il avait certainement donnée par son entrée tête la première.

Le menu dominical comprenait omelette et riz au lait. Johan Arent Rasmussen jeta un coup d'œil à son épouse. À Ærøskøbing, on mangeait tout de même des plats plus raffinés.

Oncle Ras taquina Carl au sujet de sa veste à basques courtes et de son gilet vert, et qui soulignaient son statut tout neuf d'adulte.

– Tu vas bientôt faire une tête de plus que ton père, dit-il, une remarque qui contenait plus de vérité qu'il ne le supposait. Car c'étaient les habits du tailleur courtaud que portait Carl.

– Il est désormais sous l'aile de Hinrichsen, déclara son père d'un ton sentencieux.

Cette nouvelle laissa oncle Ras de marbre. À la place, il se mit à critiquer les armateurs d'Ærøskøbing pour leur prudence et leur manque d'adaptation au nouveau marché du fret. Il y avait plein de possibilités pour un homme entreprenant, mais les armateurs d'Ærøskøbing ne les saisissaient pas.

Carl fut embarrassé et sa gêne ne fit que croître lorsque son père, d'une voix offensée, se mit à présenter en détail les nombreux mérites de Hinrichsen. Qu'un avenir d'artiste peintre attendît Carl ne fit aucune impression sur son oncle. Au lieu de cela, il étudia minutieusement Carl, qui s'était tassé sur sa chaise.

– Le gamin a besoin d'air frais, dit-il soudain, et il était manifeste qu'il ne faisait pas allusion à la petite pièce aux carreaux embués.

– Va faire un tour en ville, lui ordonna-t-il.

Carl se leva de table, soulagé. Dans l'entrée, il mit son sac à dos. C'était un cadeau de Hinrichsen, avec son contenu qui comprenait un carnet de croquis, des mines de plomb et des crayons de charbon. Tout cela était arrivé de Copenhague par le bateau d'Erichsen, avec le chevalet, les toiles, les huiles, la boîte de couleurs, la palette et les pinceaux. Il portait toujours le sac à dos, même si, aujourd'hui, il cherchait surtout à trouver un coin au soleil où il pourrait se consacrer sans être dérangé à la lecture du livre d'Ingemann, qui, comme toujours, se trouvait dans la poche de sa veste.

Cependant, il se mit bien vite à explorer la ville, tellement différente d'Ærøskøbing. Il trouva sa propre ville bien plus jolie. Les maisons imposantes de Vestergade, avec leurs bow-windows, n'avaient pas leur équivalent à Marstal, où les toits en tuiles se dressaient en pente raide, mais où l'on ne voyait au-dessous de ces toits que les mêmes maisons basses avec cette fondation de granit goudronné. On n'avait pas laissé de place pour les trottoirs. Les maisons s'avançaient dans la rue, en désordre, sans être alignées, à peu près comme si un enfant, fatigué de jouer, avait laissé des cubes sur place sans les ranger.

Marstal était construit sur une colline, et si la ville avait le moindre plan, celui-ci se limitait à voir les rues en pente aboutir à ce qui avait jadis dû être une plage, mais qui était désormais occupée par des quais et des chantiers, protégés par un môle d'un kilomètre. S'il avait eu un cerceau – mais il était trop grand pour jouer à ça depuis longtemps –, il lui aurait suffi de le lâcher et il aurait roulé tout seul jusqu'en bas pour finir directement dans le port. Les hommes de la ville prenaient certainement le même chemin que le cerceau. En tout cas, à Marstal, on trouvait bien plus